

DE LA GUERRE A LA PAIX

Les pages suivantes sont extraites de la thèse « La vie et l'oeuvre de Georges Peskoff (1885-1977) ». Georges Peskoff est le pseudonyme littéraire de l'écrivain Hélène Deicha. Son époux, Adrien Deicha, a laissé une oeuvre picturale importante dont nous présentons quelques peintures, en particulier celles de la série huile sur papier des années quarante.

[Vues de la foret de Saint Germain en 1942 . Dix-sept huiles de Adrien Deicha 1942-43](https://deicha.li/application/files/3616/0069/4709/1942Seine.pdf)

Cliquer le lien:

<https://deicha.li/application/files/3616/0069/4709/1942Seine.pdf>

LES DERNIERS MOIS DE LA PRESSE RUSSE LIBRE EN FRANCE (1940)

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, durant tout la période 1925-1939 la communion entre la diaspora russe et l'écrivain fut soutenue à un rythme de publications qui permettait à ses lecteurs d'avoir sous les yeux une oeuvre nouvelle de Georges Peskoff d'abord presque tous les mois, puis pratiquement toutes les deux semaines.

Ainsi, dans le cas de Peskoff comme dans celui d'un certain nombre d'autres écrivains russes de l'émigration, « la triple unité », constituée par le peuple, l'écrivain et le lecteur, qu'Efim Etkind ¹⁽⁺⁾ considère comme caractéristique de l'entité vivante du processus littéraire, s'est trouvée maintenue jusqu'à la guerre mondiale. On peut même dire que le grand conflit européen avait permis une ultime prise de conscience de cette « triple unité » de la communauté littéraire en France, avant que l'invasion de Paris ne transpose cette entité spirituelle en un « Grad Kitège ».

Ouvrons le N° 6856 des « Dernières Nouvelles ». Dans l'article de fond, daté du 25 décembre 1939/ 7 janvier 1940, nous lisons :

«Premier Noël russe des années quarante - celui de la troisième décennie de l'émigration. Les années vingt se sont écoulées depuis longtemps, les années trente qui les avaient remplacées se sont achevées. La guerre mondiale qui avait redistribué toute l'Europe est devenue histoire, et l'Europe reconstruite en est venue à une nouvelle guerre dont les contours ne sont qu'à peine ébauchés ... »

Les deux colonnes centrales de cette page des « Dernières Nouvelles » sont occupées par l'avant-dernière nouvelle de Georges Peskoff à paraître dans la presse : « Le coq rouge ».

Par la signification incendiaire, que la langue populaire russe donne au « coq rouge », cette oeuvre de Georges Peskoff nous place dans le feu de visions brûlantes - ceci bien que l'action de la nouvelle se situe dans le domaine des neiges et des glaces éternelles dans un refuge de haute montagne.

Après une longue journée de marche, le narrateur y arrive le soir lorsque la servante apporte la lampe à pétrole dans la salle commune. Il ne s'y attardera pas après la soupe et se retirera pour s'étendre sur une couche rustique du dortoir.

« Serait-ce parce que j'étais extrêmement fatigué, ou pour une autre cause plus profonde, mais le songe qui me vint cette nuit-là, ne ressemblait pas aux rêves ordinaires : dans son tissu, déjà curieux en lui-même, s'entremêlaient les impressions de veille et les souvenirs, ainsi que les pensées qui me venaient au sujet de ce que je voyais. Le rêve me fournissait, en quelque sorte, du matériau, sur lequel ma pensée, pendant les courts instants d'éveils répétitifs, se mettait à travailler, comme on traite à l'usine un minerai précieux extrait des plus profondes et sombres mines. Mais seulement je n'arrivais, en aucune façon, à mener le traitement à terme et me replongeais immédiatement à nouveau dans les profondeurs à la quête de nouveaux trésors. Puis, me ravisant, je me mettais de nouveau au travail d'analyse, essayant d'enregistrer ses résultats, de façon à ne pas oublier ou à ne pas emmêler quoi que ce soit, - c'était très pénible. Je me souviens qu'en m'endormant (mais cependant encore éveillé) je me représentais avec beaucoup de netteté le tableau d'un soir d'hiver : le coucher de soleil, la neige rose, la cabane ... Tout ceci, je venais de le voir. Mais il y avait également là quelque chose d'un paysage russe, d'un conte russe. Une paysanne, russe aussi, coiffée d'un foulard noué sous le menton, portant une pelisse trop grande, probablement celle de son mari. « C'est cela même, dit-elle, il est aussi des leurs. » Je recommence à protester et à nouveau j'ai peur. Ce n'est pas du tout le fait que la paysanne parle de moi qui me fait peur, mais bien le fait qu'à tout moment le coq peut se mettre à chanter. A ce moment j'ai dû de nouveau m'éveiller. Mais peut-être - pas tout à fait. Dans cet état double, instable, présentant tous les avantages de l'état de rêve et de l'état de veille, mais présentant également tous les dangers de l'un et de l'autre, - je devina brusquement que

¹ (+) E. ETKIND. - La poésie russe du XXème siècle, comme processus unitaire. p.14, in « Une ou deux littératures russes ? » L'âge d'homme. Lausanne 1981.

le coq rouge, c'était un symbole. Un symbole très compliqué, qui ne m'était pas encore complètement révélé, chargé en même temps d'effroi et d'allégresse..... Je désire ce chant du coq et en même temps je l'appréhende - je ne sais ce qui est plus fort, l'espoir ou la peur ... »

La traduction de ce texte du russe en français présente des difficultés de tous ordres, stylistiques au premier chef. Les citations que nous venons d'en donner permettent de juger de la difficulté d'une transposition linguistique. Nous reviendrons encore sur ce texte significatif de Georges Peskoff au dernier chapitre de notre thèse, à propos du « message alpin » de l'écrivain, message auquel cette nouvelle se rattache étroitement.

En revenant sur les circonstances particulières de composition du dernier numéro de Noël des « Dernières Nouvelles » notons que « Le coq rouge » de Georges Peskoff y paraissait sur la même page que « La journée russe » de Nadejda Teffi (1875-1952).

Malgré les contrastes des styles propres à ces deux prosateurs, le lecteur ne manquera pas de noter une certaine convergence d'esprit dans le climat de la nouvelle guerre, entraînant le subconscient vers la transgression des barrières tempo-spatiales :

« Je marche doucement, ne faisant pas confiance à la neige française Voilà une maison à deux étages avec un perron. Dans une telle maison habitait, il y a longtemps longtemps, Théodore Sologoub dans l'Île Vassiliev Voilà, il suffit de sonner pour qu'il vienne ouvrir lui-même. Une nuit si extraordinaire rend tout possible Le thé est servi par la soeur de Sologoub, toute jaune, la poitrine plate, morte de tuberculose. - Nicolas Stepanovitch - dis-je à Goumilev, - vous souvenez-vous comme nous écrivions ensemble à propos de la lune, qu'il ne « fallait pas la connaître » ? - Je m'en souviens, dit-il Mais plus tard nous n'avons plus parlé de la lune, parce que quelqu'un d'entre nous était mort. La soeur de Sologoub me tend une tasse. La tasse tinte dans sa main morte. »

Nous avons confronté ici ces citations pour expliciter ce que nous avons écrit au sujet de l'émigration russe qui allait se retirer spirituellement alors que Paris attendait son double destin : celui de l'occupation puis celui de la libération. Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'oeil sur l'encadrement que l'actualité historique donnait à la publication du « Coq rouge » et du « Jour russe », pour percevoir la pression des réalités qui assaillaient alors, dans un monde mobilisé, l'émigration. En effet le même numéro de Noël 1940 des « Dernières Nouvelles » annonce :

Cartes d'identité : Le « Journal Officiel » précise que les étrangers apatrides appelés sous les drapeaux (en France) ainsi que leurs femmes et leurs enfants en bas âge, sont dispensés du paiement des droits pour la carte d'identité.

Statut de Russes en temps de guerre : Le dernier Ambassadeur de Russie à Paris, V.A. Maklakoff, Directeur de l'Office Central des Réfugiés russes, intervient pour que le bénéfice de la Convention sur les réfugiés ²(+) puisse s'étendre à certaines catégories de citoyens soviétiques³ (++).

Situation des Russes « blancs » en Allemagne après le rapprochement avec Moscou et la changement de la politique allemande. Les Russes « blancs » se trouvent sous la surveillance de la Gestapo et de la Gépéou.

Le dernier récit de Georges Peskoff dans les « Dernières Nouvelles » paraît le premier mai 1940, quelques semaines avant l'occupation de Paris. Cette courte nouvelle, « Monique », montre sur quelques personnages placés à des niveaux différents, les tensions qui naissent de leurs différences d'ordre spirituel, intellectuel et matériel. L'histoire met en scène trois acteurs : Monique, dans le rôle principal, se trouve caractérisée par ces quelques mots du peintre Kissileff :

« Une Française - jeune et, savez-vous, d'une grande sagesse. Je ne supposais même pas qu'il puisse en exister de telles. Elle n'est d'ailleurs pas tout à fait française. Elle a du sang espagnol et, semble-t-il, suédois, mélange du nord froid et du sud brûlant. »

² (+) Le « Statut Nansen » sera dénoncé, tant pour la « Zone occupée » que pour la « Zone libre ».

³ (++) Le mouvement inverse existait déjà dans la littérature. Il suffit de citer Alexandre Kouprine en 1937 et Marina Tsvetaïeva en 1939.

Kissilev est défini en deux lignes. « *En Russie il était considéré, semble-t-il, comme portraitiste, mais dans les tristes années de l'émigration, il ne dessinait plus que des natures mortes* ».

Le troisième personnage est l'auteur. « *Monique se comportait avec Kisseleff, comme d'ailleurs avec moi-même, en bon camarade : c'était chez elle un procédé original de coquetterie.* » Dans Paris, partiellement évacué et aux lumières occultées où le peintre vieillissant est resté faute de moyens pour partir, Monique, fille d'un père fortuné, s'est mise à prendre des leçons de peinture et rêve d'inspirer son Maître, mais « *il est très têtu. Il ne veut pas travailler. Il ne pense qu'à boire du thé avec des bonbons ou, au contraire, à s'occuper de futilités telles que celle-ci, disait Monique, en désignant d'un geste méprisant une nature morte.* »

Sous son impulsion, Kissileff se met « à créer ». Elle le conjure que ce soit quelque chose de grandiose. Et elle prédit du futur tableau de Kissileff que cette oeuvre exprimera « toute la souffrance, tout le désespoir de ce monde qui a perdu la raison. Cependant, l'auteur remarque que Monique parle en s'animant, « sa tête était dans le feu - mais pas une seule étincelle de cet incendie ne tombait dans son coeur ». Kissileff « n'empêchait pas Monique de le soigner et pour lui faire plaisir simulait les affres de la création. Malgré toutes les demandes de Monique, il ne nous montrait pas le tableau. Peut-être ménageait-il une surprise. Et puis, un jour, il nous annonça que nous verrions l'oeuvre le lendemain ». Lorsque l'auteur revoit Monique, celle-ci a déjà contemplé la toile.

« *Une vraie horreur ! Sans aucun talent ! Tout à fait insignifiant ! ... Des soldats, des canons, des tanks ... Un incendie mal mis en scène, des maisons détruites ... Et au-dessus de tout cela, dans le ciel, en même temps que des avions, figurez-vous, non, vous ne pouvez l'imaginer : un squelette avec une faux, et je crois, avec des ailes rouges dans le dos.* »

Monique demande à l'auteur pourquoi, « en voyant à quel point elle était sotte », il n'avait pas essayé de lui ouvrir les yeux plus tôt. Elle ajoute, sans regret, qu'elle n'irait plus chez Kissileff, se sentant trop gênée pour lui, et non seulement pour lui, mais pour elle-même.

Cette nouvelle reflète l'atmosphère décadente de la « drôle de guerre » lorsque, dans le ciel du front d'Occident, le squelette à la faux et aux ailes rouges paraissait encore une mascarade.

Et cependant, quelques semaines plus tard, cette mort planait déjà au-dessus des routes nationales encombrées par la population entraînée dans le grand exode qui devait précéder l'armistice. Les multiples témoignages sur l'occupation, nous permettent d'imaginer plusieurs variantes des destins de Monique et Kissileff. Nous ne savons pas, par contre, si le troisième personnage a eu le temps de toucher les droits d'auteur de cette nouvelle.

Mais il lui faudra attendre jusqu'à la fin des années quarante pour toucher d'autres droits d'auteur, il s'agira alors de livres anglaises, transférées par G. Struve, dues pour la traduction de la nouvelle « La cliente ».

Cette nouvelle avait été choisie dans le recueil « A ta mémoire » pour représenter la nouvelle russe dans l'« Anthologie de la courte nouvelle dans la littérature mondiale », publiée, en langue anglaise, sous la rédaction de Somerset Maugham. C'est le rédacteur lui-même qui opéra le choix en faveur de la nouvelle de Peskoff, parmi une série d'autres auteurs dont Babel et Zamjatine.

Pendant toute cette époque, l'absence de revenus littéraires se répercute certes sur la situation matérielle de la famille de l'auteur. Cependant, grâce à un renforcement des activités pédagogiques de tous les membres, dans divers établissements d'enseignement, l'épreuve est surmontée.

Treize vues de la Seine en 1942

Cliquer le lien:

<https://deicha.li/application/files/3616/0069/4709/1942Seine.pdf>

Comme beaucoup d'autres membres de l'émigration qui avaient participé aux festivités ayant marqué en 1939, à la veille de la guerre, le 75ème anniversaire de V.K. Agafonoff et le 80ème anniversaire de P.N. Milioukoff, la famille Deicha avait été représentée parmi les otages russes, arrêtés au moment du déclenchement des hostilités contre la Russie. Ces otages furent rassemblés, fin juin 1941, au Fort de Romainville, près de Paris, pour y être incarcérés quelques jours.

Ces civils furent ensuite internés au Frontstalag 122 du Camp de Royal, à l'orée de la forêt de Compiègne. Parmi eux, G.A. Deicha fut l'un des rares représentants de la génération des moins de vingt cinq ans. Venant d'achever ses études à la Sorbonne, il fut dans cette « Université d'été » chargé des fonctions d'assistant du professeur Dorman et y suivit lui-même les cours du professeur Bataillon, alors Directeur de l'Institut Hispanique de l'Université de Paris. Ce futur administrateur du Collège de France avait été adjoint au groupe russe lors du triage des otages.

Ce groupe comportait déjà un certain nombre de membres de l'Enseignement supérieur, parmi lesquels on peut citer : le professeur Finissoff, Doyen de l'Institut supérieur technique russe en France, le professeur Zander de l'Institut supérieur de Théologie orthodoxe de Paris, le professeur Odinet, créateur de l'Université populaire russe. On y trouvait également d'autres représentants de la culture russe, tels Bounakoff Fondaminsky, rédacteur des « Annales Contemporaines », Seeler, collaborateur des « Dernières Nouvelles » et ultérieurement Secrétaire de l'Association des Ecrivains et Journalistes russes, M.S. Kaplan, propriétaire des Editions « La maison du livre », l'une des plus actives de l'émigration russe, et d'autres encore.

On peut souligner le fait que, malgré le caractère hâtif des arrestations effectuées du 22 au 27 juin 1941 à Paris, en banlieue et en d'autres points de la zone occupée de la France, les organisations religieuses, civiles et militaires russes se sont trouvées largement représentées par des Internés Civils (Z.I.) appartenant aux diverses générations de l'émigration⁴ (+). Un certain nombre de ces tout premiers internés russes furent déportés en Allemagne et quelques uns ne devaient plus en revenir. Tel fut le cas de Bounakoff et Fondaminsky. D'autres amis de Georges Peskoff furent arrêtés par la suite. Certains périrent dans différents camps, telle Mère Marie.

D'autres partirent en zone libre. Tel fut le cas de P.N. Milioukoff, qui mourut à Aix-les-Bains en 1942, ainsi que celui de V.K. Agafonoff qui devait survivre à Nice jusqu'à l'âge de quatre vingtdouze ans, déjouant successivement les entreprises de l'Okhranka, de la Tcheka et de la Gestapo.

Certains de ces amis partirent pour le Nouveau Monde. Très peu demeurèrent à Paris. Les familles de N. Berdiaeff, S. Boulgakoff et B. Zaïtsev y avaient maintenu les rares foyers de la spiritualité russe que l'auteur fréquentait régulièrement durant les années d'occupation.

Il faut attendre la Libération pour que l'Institut supérieur technique russe en France, où A.V. Deicha enseigne, comme nous l'avons dit, depuis sa création en 1931, puisse étendre ses activités. L'apport des étudiants et de quelques professeurs provenant de la masse de la nouvelle vague de l'émigration des personnes déplacées (D.P.) contribue à cette reprise de l'activité de l'enseignement supérieur russe à Paris.

Trois paysages de la boucle de la Seine en 1943

Cliquer :
<https://deicha.li/application/files/6816/0069/4715/1943Seine.pdf>

⁴ (+) Voir P. Kovalevsky : « La Russie hors les frontières ». Cinq Continents, Paris 1971, 348 p., avec volume de complément comportant l'indexe 148 p., Paris 1973

REPRISE DE LA VIE CULTURELLE DE L'ÉMIGRATION APRÈS LA LIBÉRATION

Deux Tableaux de paysages Montagnards huile sur carton

Cliquer le lien :

<https://deicha.li/application/files/5916/0069/4745/1945Montagne.pdf>

A la même époque l'Union académique russe de Paris (dont Adrien Vassiliévitch est un membre actif depuis son élection à la faculté russe des sciences auprès de la Sorbonne) fusionne avec le Groupe Académique.

Le Professeur A.V. Deicha est rejoint dans les divers organismes de l'Enseignement supérieur russe par son fils. Docteur de l'Université de Paris, celui-ci entre au Centre National de la Recherche Scientifique (C.N.R.S.) comme stagiaire de recherche en octobre 1944, alors que la carrière scientifique se trouve plus libéralement ouverte aux étrangers en France.

Cependant si dans le domaine des Sciences - apolitiques par essence - les perspectives s'éclaircissent, dans celui des Lettres les confrontations idéologiques ont conduit à des drames. Certains des plus proches confrères de plume de Georges Peskoff retournent dans leur mère patrie, sans attendre que les œuvres écrites et publiées par des écrivains russes à l'étranger puissent elles-mêmes y entrer librement et y être lues en dehors des murs de quelques bibliothèques spécialisées.

Un petit nombre d'écrivains de langue russe ont eu le malheur de publier sous l'occupation ; d'autres anciens confrères de plume se sont tournés vers un public étranger, en particulier anglo-saxon.

La mort de ses amis, P. S. Boulgakoff à la veille de la Libération de Paris (13.7.1944) et celle de N.A. Berdiaeff en 1948, alors que l'émigration russe se trouve profondément divisée après la tourmente qui a déferlé sur l'Europe, marque pour Georges Peskoff la perte de compagnons de lutte pour le renouveau spirituel.

Si, sur le plan professionnel, la destruction des structures de la presse et de l'édition russe libre empêche Georges Peskoff de reprendre le fil de la publication de ses nouvelles, il continue cependant d'écrire. En ce même temps, la vie personnelle d'Hélène et d'Adrien Deicha connaît un renouveau par le mariage de leur fils en 1946. La tradition alpine⁵ des longues vacances universitaires est reprise.

⁵ *Les activités du jeune couple G. et B. Deicha s'inscrivent d'emblée dans cette tradition alpine. Nous donnons en annexe les pages introductives de « Vers la contemplation des phénomènes »*(<https://docplayer.fr/133184697-vers-la-contemplation-des-phenomenes.html>)

Cliquer :

<https://docplayer.fr/133184697-Vers-la-contemplation-des-phenomenes.html>

Dans une lettre du 2 avril 1952, Boris Zaïtsev incite Georges Peskoff à proposer à la Maison d'Édition Tchekhov (qui vient de se créer à New York) la publication d'un recueil de nouvelles. Il écrit :

« A votre place j'enverrai inmanquablement par avion un livre de nouvelles. D'après ce que je sais, les possibilités d'impression seront beaucoup plus grandes qu'elles ne l'étaient dans l'YMCA Press. Ils se proposent de faire paraître (et tout cela en russe) quelque 30 à 40 livres dès la première année. »

De son côté, le « Litfund » (Fund for the relief of russian writers and scientists in exile. Established 1918) pense qu'il convient de faire un tel envoi. En fait, financée par le East European Fund, Inc, la Maison d'édition Tchekhov « est orientée par différentes considérations et seule la conjonction de celle-ci détermine ses décisions ». Véra Alexandrova, éditeur en chef de cette maison, choisit la nouvelle intitulée « Méduse », pour représenter Georges Peskoff dans le recueil de la prose émigrée, publié sous le titre de « Récits barriolés », à New-York. Le contrat d'édition comporte 50 \$ U.S. de droits d'auteur, et spécifie au sujet de l'oeuvre : « it contains nothing of a libellous or illegal character ».

En 1953, les éditions Tchekhov publient ce recueil de prose de l'émigration russe. La préface précise : « *Sous la couverture de ce recueil, les éditeurs ont réuni des écrivains très différents. Peu nombreux sont ceux (comme c'est le cas de G. Kouznetsova, Georges Peskoff, A. Sedych, V. Ianovsky et autres) qui sont connus d'un cercle plus large de lecteurs. La plupart des auteurs sont des débutants.* »

Le texte de la « Méduse » de Peskoff est l'un des plus longs du recueil, l'un des rares aussi se rapportant à la Russie d'avant la révolution. La plupart des autres nouvelles concernent la période de la seconde guerre mondiale et sont plus spécialement liées aux expériences vécues sur le front. Il s'agit d'oeuvres d'écrivains russes qui se sont trouvés hors des frontières de leur pays à la suite d'évènements survenus en Europe, de 1941 à 1945.

La préface du recueil précise à leur sujet : en faisant paraître le présent volume, la rédaction espère que les lecteurs pourront faire plus ample connaissance avec beaucoup de jeunes écrivains lorsque ceux-ci publieront leurs propres livres ».

[Trois impressions de la vallée de Chamonix en 1949](#)

Cliquer :

<https://deicha.li/application/files/7116/0069/4747/1948BellevuePrarion.pdf>

Après avoir vécu pendant plus de vingt ans à Saint Germain-en-Laye, d'abord au voisinage de la gare, puis près du marché, Adrien et Hélène Deicha s'étaient définitivement installés, en 1950, au Sud de la ville en extension. Leur petit logis jouxtait la maison où vivaient leur fils et leur belle-fille, ainsi que les deux très jeunes garçons de ceux-ci.

Le 9 novembre 1952 l'existence de cette famille heureuse fut bouleversée par la mort d'Adrien Vassiliévitch à l'âge de 66 ans. Très douloureusement ressentie par les trois générations de la famille, la mort du Professeur Adrien Vassiliévitch Deicha le fut aussi par les amis, collègues et élèves, venus nombreux à son enterrement. Hélène Albertovna ne survécut que très difficilement à cette séparation. Elle porta le deuil de son mari jusqu'au moment où elle devait le rejoindre dans sa tombe à l'ancien cimetière, tombe qui était pour elle et pour les membres de sa famille un lieu de pèlerinages fréquents.

Au cours des premières années qui suivirent la mort de son conjoint, ceux qui n'approchaient pas de près l'auteur pouvaient se demander s'il n'abandonnait pas la plume. C'est ainsi que dans son

ouvrage de synthèse consacré à la Littérature russe en exil », Gleb Struve, installé lui-même en Angleterre, écrivait au sujet de Georges Peskoff :

«Cependant l'auteur, autant qu'on puisse le savoir, vit jusqu'à présent près de Paris : son départ de la littérature a été un acte volontaire et conscient, dicté semble-t-il, par des considérations religieuses».

Il est certain d'ailleurs que l'assiduité d'Hélène Albertovna aux offices religieux orthodoxes ne passait pas inaperçue, ceci d'autant plus qu'elle aimait fréquenter diverses paroisses, sans se soucier de la différence de leurs juridictions ecclésiastiques. Parmi ses lieux de prière favoris Saint Serge⁶ était l'un des plus éloignés de Saint Germain, mais les offices y étaient associés pour elle au souvenir du père Serge Boulgakoff.

Elle fréquentait également la petite chapelle installée à Clamart dans la maison de la famille Berdiaeff, où la belle-soeur et la nièce du philosophe continuaient la tradition des réunions amicales dont Hélène Albertovna et Adrien Vassiliévitch étaient des hôtes fréquents du vivant de Nicolaï Alexandrovitch et de Véra Juifovna Berdiaeff. Cependant c'est la plus proche des églises paroissiales de son domicile, celle de Saint Spiridon à Rueil-Malmaison qu'Hélène Albertovna affectionna pendant le quart de siècle de son veuvage.

Cette préférence avait sa source dans le nom du Saint Patron de ce modeste lieu de prière, installé au premier étage d'une villa de banlieue. A Moscou, la clinique privée du Dr. Repman se trouvait sur la Spiridonovka, le mariage de sa fille cadette avait été célébré dans la très belle église Saint Spiridon d'où la rue tirait son nom.

En 1955, l'auteur a 70 ans. Sa place dans la littérature russe est bien acquise. Ainsi, dans le livre publié dans les mêmes éditions Tchekhov à New York, en 1956, sous le titre « La littérature russe de l'exil », G. Struve consacre à Peskoff un développement spécial de trois pages. Dans cet ouvrage, G. Struve rappelle que Georges Peskoff « se tenait à l'écart des cercles littéraires parisiens » et que malgré les échos favorables qu'il avait trouvés chez les critiques littéraires, « l'auteur n'avait pas attiré sur lui toute l'attention qu'il méritait ». D'après l'opinion de G. Struve, « le thème principal de Peskoff est le mystérieux dans le monde, la présence des forces méchantes ou bonnes que la simple raison ne permet pas de comprendre ; dans la conjonction de la méthode réaliste (dans la description, dans le dialogue) avec les motifs occultes, concernant l'au-delà, réside la force principale de Peskoff ; ceci d'autant plus que Peskoff ne pêche nullement par un réalisme excessif des descriptions ; à travers l'existence de tous les jours transparait constamment chez lui le mystère. » La même année paraît la « Storia della letteratura russa contemporanea » (Nuova Accademia, Roma 1956) de E. Lo Gatto qui note que, « parmi les écrivains de la première émigration, dont le nom restera dans l'histoire de la littérature, ne serait-ce déjà que parce qu'ils ont appartenu à des courants aussi exceptionnels que le « réalisme magique », évoquons le premier d'entre tous, G. Peskoff. »

Citons, d'après l'édition française de ce livre, parue en 1965 chez Desclée de Brower, la comparaison qu'il établit avec d'autres prosateurs de la même génération : « Auprès d'une figure originale comme celle de Gorgij Peskov, on peut rappeler par contraste trois jeunes disciples de Bounine : Léonid Fedorovic Zurov (né en 1902), auteur de nombreux récits et des deux romans sur la guerre et la révolution ; Galina Nikolaevna Kuznecova, auteur, entre autres, du roman « Prologue » (Prolog) en 1933, écrit à la manière de Bounine ; et enfin Vasilij Georgevic Fëdorov, écrivain influencé par Dickens, doué en tous cas d'un humour triste mais serein, à la manière des humoristes anglais ; mais qui avait subi aussi l'influence de Gogol, filtrée par Leskov et Remizov. »

P U B L I C A T I O N D U

6

En annexe nous donnons en français le texte de DEICHA (G.) -Premières décennies. Paroisse Saint-Serge, 128-132, Aletheia Paris (1999) qui évoque les débuts de cette paroisse. A N N E X E - 2 . -

Cliquer le lien:

<https://cite.monsite-orange.fr/file/f8321accf79ed6e1cf52f19f6aa4dfcf.pdf>

RECUEIL DE NOUVELLES « LES DISSEMINES »

Les appréciations d'ensemble formulées par G. Struve et E. Lo Gatto sur l'oeuvre de Georges Peskoff avaient été publiées à une époque où l'écrivain préparait pour l'édition son recueil de nouvelles intitulé « Les disséminés ». Ce livre fut publié à « La Maison du Livre » à Paris au printemps 1959.

Cet ouvrage de 192 pages comprend 14 nouvelles :

Il aide les uns et pas les autres
Mamette
Entre autre
Repos estival
Celle-là même
Une bonne oeuvre
Si quelqu'un d'entre les morts venait
Ce n'est pas si grave
Le sympa
Gentilles dames
Le nouveau bonheur
La promesse
Compagnon
Insomnie

La parution de ce livre a été chaleureusement accueillie par de nombreux confrères qui avaient également survécu aux événements de la deuxième guerre mondiale.

C'est ainsi que dans une lettre du 6 mai 1959, N.D. Tatichtcheff félicite l'auteur « de l'énorme succès dans la presse de toutes orientations qui vante votre livre ».

Il ne nous a pas été possible de recueillir un échantillonnage complet de ces critiques et nous nous contenterons de citations tirées de trois articles parus dans la presse parisienne immédiatement après le livre, pendant le mois d'avril 1959.

-1)- Le 9.4.1959, P. Kovalevsky, dans une note critique parue dans la « Pensée russe », écrit à propos des nouvelles de ce recueil :

« Tout comme les nouvelles du recueil précédent « A ta mémoire », elles sont tellement originales qu'elles ne ressemblent pas aux autres oeuvres de la littérature contemporaine de l'émigration. Dans chacun des courts récits, qui est à la fois une tragédie tirée de la vie de l'émigration, il y a également quelque chose qui touche l'âme, l'émeut ou la révolte ou, au contraire, la calme. Les faits sont tellement vivants et habituels qu'il semble qu'ils ne puissent être présentés autrement que sous forme d'un événement banal de la vie des Russes, et cependant la fin de la nouvelle est inattendue, et les situations dans lesquelles se trouvent les héros, bien que proprement vraisemblables, sont inhabituels. Dans toutes les nouvelles, simultanément au développement de thèmes de la vie quotidienne et parfois de thèmes tout à fait prosaïques, les problèmes spirituels et religieux profonds sont discutés, tels qu'ils se posent, dans notre temps, à notre milieu de l'émigration. En lisant les nouvelles de Peskoff on ressent d'une façon particulièrement douloureuse les relations anormales dans les familles russes. Peut-être la plus caractéristique et en même temps la plus tragique et touchante nouvelle de ce recueil est « Entre autre », qui relate l'existence d'une fillette de onze ans appartenant à l'une de ces familles russes « irrégulières ». Les nouvelles posent également la question des deux générations de l'émigration. Il y a là des récits tragi-comiques, comme par exemple « Le repos d'été » et il en est de profondément tragiques, qui, dans la majorité des cas se terminent fort mal, à l'exclusion toutefois de « Nouveau bonheur », où grâce à la sagesse d'une vieille femme russe, toute une famille est sauvée de la débandade. Dans la série des oeuvres de l'émigration, le recueil de nouvelles de G. Peskoff occupera une place à part. Il mérite d'être lu et conservé. »

-2) Le 11.4.1959, dans la « Résurrection russe », N.V. Stanioukovitch écrit :

« Un nouveau livre d'un écrivain connu, Georges Peskoff, n'appartient nullement à la catégorie de ces oeuvres vénérables, dans lesquelles se manifeste la grande expérience, mais où on ne trouve plus trace de l'enthousiasme d'antan, à ces livres, dont il est convenu, par égard au passé glorieux de l'écrivain, de parler avec une tendresse quelque peu fausse.

Au contraire, encore jamais les dons de l'auteur ne s'étaient manifestés d'une façon aussi fraîche et éclatante que dans ces courts récits, pensés et sentis par un homme vivant, taillés et vérifiés par un maître de la parole.

C'est l'un de ces livres d'après lesquels on étudiera l'émigration, si variée et si riche est la galerie des types retracés par Peskoff et si véridique et pénétrant se trouve montré ce milieu privé de freins sociaux. Mais peut-être que l'attrait principal du livre réside dans le sourire humain qui éclaire ses pages : l'auteur ne condamne pas et ne réhabilite pas, il compatit. Cette compassion lui permet parfois d'expliquer ce qui semble inexplicable.

Et à quel point l'auteur connaît ses personnages ! Rien dans leur aspect extérieur, dans leurs passions réprimées, dans leurs tendances n'échappe à son attention. En quelques courtes lignes apparaît devant nous non pas un portrait, mais un homme vivant chez qui on voudrait aller boire une tasse de thé ... Que tout ceci est loin des écrits prétentieux et pathologiques qui permettent à un critique avisé de raccorder l'écrivain à l'arbre généalogique de Dostoïevsky, ceci même s'il ne possède pas son thème et s'il ne sait pas composer convenablement deux phrases en russe.

Par bonheur, le public lecteur montre souvent plus de bon sens, passe à côté des nullités patentées, en donnant son amour à ceux qui en sont dignes. Comme on sait, le titre d'un livre ne correspond que rarement à son contenu, mais « Les disséminés » de Georges Peskoff est une appellation exacte. Pour l'auteur, ce titre a d'ailleurs un sens particulier : le livre est conçu comme le premier de deux volumes dont le complément sera la seconde partie « Rassemble les disséminés », en préparation ... Les courtes nouvelles de Peskoff ne peuvent être raccourcies, elles sont à la limite du lacanisme. Le lecteur y rencontrera des personnages avec lesquels notre vie de réfugiés nous confronte et l'auteur l'aidera à les comprendre. Et peut-être que, subitement, il pleurera après avoir compris que « Maria Ivanovna » dont il raillait la simplicité, est parente des « femmes myrrhophores » et que « Tamara Serguéevna » n'a pas su remarquer que l'« Amour est devenu pour elle une profession ... » En un mot, pour le lecteur de « Ceux de la diaspora », beaucoup de ce qui se cachait dans le brouillard et dans la fumée de notre vie mutilée acquerra des contours définis. L'auteur a un esprit aiguë et un cœur généreux, fixés par la parole, don de Dieu pour le bien des « disséminés ». »

-3) Le 25.4.1959, dans le plus long des articles consacrés à notre connaissance dans la « Pensée Russe » à Georges Peskoff, J. Terapiano écrit :

« C'est l'histoire des différents héros de l'émigration (les uns sympathiques, les autres non, parfois intérieurement très compliqués, parfois dévoyés, qui ne manquent pas d'humour en ce qui concerne les affaires quotidiennes et le plus souvent tristes ou même profondément tragiques) et l'auteur l'expose avec une compassion chaleureuse pour « Ceux de la diaspora », avec une commisération constante pour leur vie amère et laborieuse sur la terre étrangère... Dans ces récits consacrés aux émigrés, Georges Peskoff est fidèle à notre tradition littéraire commune. Ses personnages, quelque soient les conditions dans lesquelles ils se trouvent à l'étranger, restent, dans l'essentiel, toujours les mêmes hommes et femmes russes. Je ne prétends pas juger jusqu'à quel point ces personnages « d'antan » sont éloignés des hommes et des femmes de la nouvelle Russie, mais on peut penser que là-bas également les caractères sont restés semblables ; les hommes et les femmes russes aiment et souffrent là-bas de la même façon que nous, les émigrés, et nous avons foi qu'avec le temps, lors d'une rencontre, les uns et les autres se comprendront réciproquement ».

Dans une lettre de Munich datée du 21.12.1959, F. Stepoun exprime son désir de comparer « l'oeuvre passée » de Peskoff avec les nouvelles du nouveau recueil et d'écrire à cette occasion une critique circonstanciée. Plus loin il écrit : « J'ai déjà lu la moitié du livre. Toutes les nouvelles sont tracées avec vivacité. Les personnages ont du relief et de la vérité. La langue, me semble-t-il, mais il faudrait encore l'élucider, a quelque peu changé. Le jargon parisien est peut-être un peu trop fort, dans votre propre langue narrative. On trouve également, me semble-t-il, de nouvelles appropriations rythmiques. Mais l'essentiel, ce que je n'ai pas encore pu saisir moi-même, c'est de savoir si, derrière

voire description des hommes et de la vie, se dresse encore le fond religieux, qui se sentait naguère dans vos meilleures oeuvres. Tout ceci n'est pas une affirmation, mais ce sont seulement des questions qui ont surgi en moi. Leur solution exige un retour aux oeuvres anciennes et une comparaison avec les oeuvres nouvelles. »

Ces quelques citations concernant l'accueil fait par la presse en avril 1959 correspondaient parfaitement aux idées exprimées par Georges Peskoff sur le rôle de la critique littéraire.

Vingt-cinq ans plus tôt l'écrivain les avait publiées, sous la forme condensée de réponses à trois questions posées par « L'Almanach Californien » (San Francisco, 1934). Nous en donnons la traduction :

- 1) Toute oeuvre artistique est un organisme vivant, où la forme est inséparable du contenu. Le critique doit en tenir compte et donner une appréciation complète.
- 2) Que veut-on dire en parlant d'une « juste critique » ? Toute critique est inévitablement subjective. Le critique regarde à travers le prisme de son individualité et ne peut regarder autrement. Tout ce qui est demandé à la critique est d'être sincère.
- 3) ...Pour moi la critique est une rencontre des âmes (de l'écrivain et du critique). Il convient cependant de remarquer que la rencontre des âmes ne se produit qu'assez rarement. »
Ajoutons que cette triple déclaration fait suite au texte que nous avons placé en exergue de l'ensemble de la présente thèse.